

## Zapping

L'homme que je cherchais était confortablement installé, seul, dans un box du bar de l'hôtel. Cheveux bruns, costume sombre; cravate desserrée, col de chemise ouvert; un bras nonchalamment étendu sur le dossier capitonné de velours rouge de la banquette, il pianotait au rythme de la musique d'ambiance, tout en sirotant méthodiquement son verre.

Je l'ai observé à son insu depuis le seuil de la porte cintrée qui séparait la salle de bar du hall de l'hôtel. Cet homme cherchait quelque chose. Rien de précis. Juste une distraction. Pour la nuit.

J'ai vu comment son regard averti repérait la seule autre femme présente dans le bar ce soir-là et l'examinait de loin. Pantalon taille haute, pull-over à col roulé – trop classique, pas flatteur. Découragé, il a détourné les yeux et bu une autre gorgée.

C'est à ce moment-là que je suis entrée en scène.

J'ai repoussé la mèche qui me barrait le visage et je me suis avancée dans la salle, sans me hâter, pour laisser à cet homme le temps de me remarquer. Entre ses regards baladeurs et la pénurie criante de clientes en ce mercredi soir peu animé, c'était presque gagné d'avance.

Certains soirs, c'est juste plus facile que d'autres.

En général, l'examen commence par les jambes. La

plupart des hommes ont un faible pour les jambes. Deux ans plus tôt, j'aurais parié que la gent masculine se divisait à parts égales en trois catégories : les amateurs de jambes ; de fesses ; de seins. Ce que j'ai nommé la Sainte-Trinité masculine. Mais aujourd'hui, je connais la vérité : la plupart des hommes aiment les jambes. Toutefois, je ne me déplace jamais sans prévoir trois tenues, au cas où. Chacune met en valeur un, et un seul, élément de la trinité. Cela étant, je commence toujours par les jambes. C'est un pari sans risque.

Ce soir-là, je portais un tailleur noir minijupe, des escarpins à brides Manolo Blahnik, noirs eux aussi... Et pas de bas. J'ai baptisé ce look « cadre et pétasse ». C'est assez convenu et haut de gamme pour que les hommes vous prennent au sérieux, et assez olé olé pour qu'ils comprennent que vous aimez bien vous faire remarquer.

En ce qui me concerne, ce n'est pas que *j'aime* que les hommes me remarquent. Mais c'est mon boulot de faire en sorte qu'ils me remarquent. On peut m'en faire la critique, je le sais, mais, de mon point de vue, je fais mon boulot, rien de plus.

Cet homme-là serait-il un amateur de jambes ? La réponse ne s'est pas fait attendre. Son regard s'est posé sur mes chevilles, avant de remonter jusqu'à mes cuisses, puis à l'ourlet de ma jupe. Bien évidemment, il ne s'est pas arrêté là... Un ourlet décourage rarement le regard d'un homme. Simplement, une fois franchi ce cap, le regard doit faire équipe avec l'imagination.

J'ai dépassé le box où se trouvait mon homme, indifférente à l'attention qu'il me portait, et je suis allée me percher nonchalamment sur un tabouret, au bar.

— Une vodka gimlet, s'il vous plaît.

Le barman, ravi d'avoir enfin autre chose à faire que lustrer ses verres, a pris note de la commande avec un hochement de tête cordial tout en disposant une serviette devant moi, puis il s'est retourné pour préparer mon cocktail.

Avec un soupir las, je me suis accoudée au comptoir, menton calé au creux de la main. À l'évidence, je m'en-

nuyais. Longue journée, long voyage, longue, interminable soirée de solitude devant moi.

Mon manège a marché.

Au moment où le barman posait mon verre sur la serviette et où j'attrapais mon portefeuille, j'ai vu, du coin de l'œil, un billet de cent dollars flambant neuf glisser sur le comptoir.

— Laissez-moi vous l'offrir, a proposé une voix masculine.

J'ai relevé la tête. L'homme du box était là, à côté de moi. J'ai feint une légère surprise. Pourquoi ne l'aurais-je pas été? Comment aurais-je pu *m'attendre* à ce qu'il m'aborde?

— C'est très aimable à vous, l'ai-je remercié, reconnaissante.

— Tout le plaisir est pour moi, a-t-il répondu avec un sourire rusé.

\*  
\* \*

Je me trouvais là, au bar de cet hôtel, à cause d'un coup de fil que j'avais reçu une semaine plus tôt environ. La femme à l'autre bout de la ligne avait besoin de mon aide.

Toute personne qui compose ce numéro de téléphone a besoin de mon aide. C'est la raison d'être de ce numéro.

J'avais convenu de rencontrer mon interlocutrice le lendemain matin.

— Je vais venir vous voir, lui avais-je répondu, de ce ton réconfortant et rassurant dont j'use à l'égard de toute personne qui appelle à ce numéro.

Assise dans son vaste salon élégamment décoré, je l'avais écoutée me raconter son histoire. Une histoire qui m'était familière pour l'avoir déjà entendue au moins deux cents fois. Parfois assortie de légères variantes, parfois reprise presque mot pour mot.

Mais toujours racontée en raison d'une seule et même motivation, fondamentale : la peur.

La femme a saisi un morceau de papier froissé sur la table basse.

— En faisant la lessive, la bonne a trouvé ça dans la poche de pantalon de mon mari.

Elle l'a contemplé d'un air pensif, avec l'espoir, peut-être, qu'en le lisant pour la cent deuxième fois, elle pourrait trouver une autre explication, bien meilleure que les précédentes, qui lui permettrait alors de me renvoyer chez moi.

Mais non, pas de chance.

À contrecœur, elle m'a tendu le papier avec un soupir accablé puis s'est mouchée dans un Kleenex chiffonné qui avait déjà beaucoup servi.

— Excusez-moi, mais je suis effondrée. Je n'arrive pas à croire à ce que je suis en train de faire.

— Vous avez bien fait de me contacter, l'ai-je rassurée avec un hochement de tête compréhensif, après avoir pris connaissance des quelques lignes manuscrites. Mieux vaut en avoir le cœur net que de se laisser ronger par le doute, non ?

— Vous avez probablement raison..., a-t-elle répondu en me fixant d'un regard noyé d'incertitudes.

— J'ai raison, croyez-moi.

J'avais affirmé cela à bien des femmes avant elle. Parfois, quand on est à leur place, ce n'est pas facile d'y voir clair. Ou plutôt de voir les choses comme elles sont. On sait bien que, sur des sujets tels que celui-là, le cœur et l'esprit sont en désaccord.

— À votre avis, qu'est-ce que ça veut dire ? a repris la femme, en désignant du menton le papier chiffonné dans ma main.

Je l'ai relu, en suivant du doigt les mots tracés à l'encre noire.

— Difficile d'être formel, ai-je admis en toute franchise. J'ai vu des tas de petits mots comme celui-là. Parfois, il s'avère que ce n'est rien du tout. Mais d'autres fois, cela cache bel et bien... (j'ai marqué une pause, en espérant que cela pourrait adoucir le choc) quelque chose.

La femme a détourné le regard. Des larmes de terreur lui picotaient les yeux. Puis elle a lâché un lourd soupir de capitulation.

— L'amie qui m'a conseillé de m'adresser à vous m'a dit que vous procédiez à une sorte de *test*.

★  
★★

Les yeux dans les yeux, nous avons trinqué. J'ai bu une gorgée, puis je me suis mordillé la lèvre.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène à Denver? lui ai-je demandé.

En me mordillant la lèvre, je suggère que je possède *juste* ce qu'il faut de confiance en moi pour oser poser la question, mais pas assez cependant pour mater ma nervosité. C'est une technique qui marche à merveille.

J'en savais, cependant, bien plus sur cet homme que je ne le laissais paraître. Bien plus qu'il ne prendrait jamais la peine de m'en apprendre. Et certainement bien plus que n'était censé en savoir une femme croisée par hasard dans un bar d'hôtel.

Par exemple, je savais que cet homme-là aimait les femmes sûres d'elles, mais pas trop. Parce qu'une femme trop sûre d'elle lui vole le sentiment de conquête. C'est trop facile, trop rapide. Si la femme est un rien timide, il a l'impression de relever un défi. Il apprécie que les femmes fassent le premier pas, mais uniquement pour manifester leur intérêt initial; ensuite, il aime prendre la situation en main.

Je rencontre beaucoup d'hommes comme lui.

— Ma boîte est en train de racheter une petite entreprise basée ici, a-t-il expliqué.

J'ai hoché la tête tout en prenant l'air intrigué, comme si c'était là l'information la plus captivante au monde.

— Ah bon? Vous travaillez pour quelle boîte?

L'homme a dressé l'index pour m'inviter à patienter un instant puis, de la poche de sa veste, il a sorti une carte de visite qu'il a posée devant moi sur le comptoir, comme pour dire : « À quoi bon gaspiller de la salive quand tout ce qu'il y a à savoir est indiqué là? »

J'ai rapproché la carte en la faisant glisser du bout du doigt.

— Kelen Industries, ai-je lu à voix haute, en manifestant

autant de curiosité que si je voyais ce nom pour la première fois.

Puis j'ai reporté le regard sur mon interlocuteur et mon expression, jusque-là intriguée, s'est modifiée, comme si ce nom venait d'éveiller quelque vague souvenir.

— Eh! attendez... (J'ai re-regardé la carte, en la tapotant de l'index.) Je connais cette boîte...

Tandis que je faisais semblant de me creuser la tête, l'homme a lâché un ricanement presque condescendant.

— Ça m'étonnerait. Nous fabriquons...

— Des moteurs de voitures! l'ai-je interrompu avec un enthousiasme digne d'une groupie nez à nez avec son idole.

— C'est exact, a-t-il dit, l'air sidéré.

— Et vous venez tout juste de sortir ce 10 cylindres, 5,2 litres pour concurrencer le S8 japonais.

L'homme a cligné des yeux, incrédule, puis il m'a dévisagée d'un regard si ardent de désir qu'il aurait pu me dévorer sur place.

— Comment se fait-il qu'une fille comme *vous* s'y connaisse en moteurs de voitures?

Il s'est mis à me toiser avec insistance, sans doute pour s'assurer qu'il n'avait pas loupé une paire de lunettes rafistolée au ruban adhésif dépassant de ma poche de poitrine ou une calculatrice graphique dans mon sac à main.

J'ai rougi, comme s'il venait de découvrir mon talon d'Achille – un secret honteux et d'ordinaire soigneusement caché, qu'il m'était insupportable de dissimuler plus longtemps en présence de quelqu'un de sa stature.

— Un passe-temps, rien de plus, ai-je bafouillé, au comble de l'embarras.

Il a souri, avant de proposer avec empressement :

— Je suis installé à cette table, juste là. Voudriez-vous vous joindre à moi?

L'invitation ne s'était guère fait attendre. C'était à parier. Cet homme-là était facile à décoder; je m'étais doutée qu'il ne me donnerait pas trop de fil à retordre. J'avais affaire à un pro, de toute évidence. Je n'étais pas la première inconnue qu'il invitait à sa table. Fort heureusement, je ne suis pas d'un naturel jaloux.

C'est mon boulot d'accepter l'invitation.

Celle-ci est un passage obligé. Qu'elle arrive vite, ou qu'elle tarde un peu, elle est incontournable. Et elle ne peut pas être de mon fait. Je ne peux pas la lancer. Uniquement l'accepter. C'est l'une des règles. Et comme c'est moi qui les ai inventées, ces règles, ce serait stupide de les enfreindre. En ce qui me concerne, une règle n'est pas faite pour être violée. Une règle a une bonne raison d'être – excellente, même, en général.

— Eh bien..., ai-je hésité en consultant ma montre.

— Juste un moment, a-t-il insisté, le ton persuasif, le sourire engageant.

J'ai fait mine de réfléchir. Juste assez longtemps pour que l'éventualité d'un refus libère en lui une poussée d'adrénaline, puis que sa première petite victoire lui en procure une seconde. Les hommes comme lui vivent pour cette exaltation qui naît de la victoire. C'est une étincelle qu'ils ne trouvent plus dans leur foyer. Mais à laquelle, compte tenu de la taille de leur compte en banque, ils n'entendent pas renoncer pour autant. Un homme très riche se fait rarement éconduire.

Et ça, il le savait.

Mais la seule chose qui me différenciait de toutes les autres femmes, c'est que moi, je ne voulais rien de lui en retour. Je n'étais là que pour observer. Et, il va de soi, en prendre bonne note.

Inconsciemment, il voulait goûter au plaisir de la chasse. Certes, il voulait aussi triompher, mais non sans s'être donné du mal, sinon, c'était moins drôle. C'est pour cette raison que, ce soir-là, je devais rester un peu sur ma réserve, hésiter – avais-je vraiment le temps, ou l'envie, de boire un verre avec quelqu'un? Je ne pouvais pas être le genre de fille qui accepte au pied levé l'invitation du premier venu. Je devais faire mine de trouver sa proposition plus... intrigante que toutes celles qu'on avait pu me faire jusque-là.

Notez bien que cette fille-là n'est qu'un concept. Une création de toutes pièces de sa femme idéale.

— Bon, pourquoi pas..., ai-je fini par répondre.

Il a souri et, en parfait gentleman, a emporté nos deux

verres dans son vaste et confortable box capitonné de velours. Il a attendu que je m'installe pour déposer mon verre devant moi, avant de s'asseoir à son tour.

— Où habitez-vous? s'est-il enquis en buvant une gorgée.

— L.A., ai-je indiqué avec détachement, en caressant distraitemment mon verre. Et vous?

C'est à ce moment précis que, pour lui laisser le temps de plancher sur ma question, j'ai choisi de me pencher pour rajuster la bride de mes Manolo... Non pas que ce soit une question difficile. Simplement, à ce stade-là des opérations, l'irrigation du cerveau est en perte de vitesse. Et même une question aussi simple que celle-là devient ardue.

Cela étant, ma petite manœuvre est plus qu'un *simple* réajustement de bride : tandis que ma main descend sans hâte le long de ma jambe, en veillant à effleurer toutes les zones érogènes, je détourne volontairement mon attention. Toujours assez longtemps pour permettre à l'homme, s'il le souhaite, d'escamoter son alliance.

Ce qu'il n'a pas manqué de faire.

Quand je me suis redressée et que, nonchalamment, j'ai jeté un coup d'œil à sa main gauche, l'alliance avait disparu.

— J'habite dans le comté d'Orange, a-t-il répondu, sans se démonter. On est voisin, à ce qu'il semble. J'ai une maison à Newport.

Rien, dans son ton décontracté, n'indiquait qu'il venait de se délester d'un petit bijou chargé de signification. À croire que ce geste ne l'avait nullement décontenancé. Comme d'autres retirent leur montre à la fin de la journée, cet homme-là, apparemment, retirait son alliance quand il rencontrait une fille dans un bar.

— Oh! j'adore Newport! Les plages sont à couper le souffle. Ma meilleure amie habite juste à côté, à Huntington.

— En ce cas, un jour, il vous faudra passer me voir, a-t-il proposé d'un ton suggestif. J'ai une super-piscine avec vue sur l'océan.

J'ai lâché un petit rire nerveux. Le genre de rire qui laisse entendre à votre interlocuteur qu'il vous met un peu mal à l'aise, mais en même temps que vous n'y voyez aucun inconvénient.

— Eh bien, pourquoi pas...

Il y avait pourtant une chose que, lui comme moi, nous savions avec certitude : quoi qu'il advienne au cours des prochaines heures, je n'étais pas près de séjourner à Newport Beach. Simplement, j'avais en ma possession plus d'éléments que lui pour étayer ma certitude.

★  
★ ★

— Ça s'appelle une inspection de fidélité, avais-je gentiment expliqué à la femme aux yeux larmoyants assise en face de moi. Voilà comment ça se passe : vous et moi déterminons un lieu où votre mari compte se rendre bientôt. De préférence, dans une autre ville. Mon expérience a montré que les hommes sont plus souvent enclins à l'infidélité au cours d'un déplacement. Je me rendrai dans cette ville, et je me présenterai comme une « opportunité ».

La femme avait hoché la tête lentement, enregistrant chaque douloureux détail, l'un après l'autre.

— En aucun cas je ne serai l'instigatrice. Je ne ferai que suivre l'initiative de votre mari.

— Et ensuite ? Que se passera-t-il ?

Elle voulait à tout prix que je lui apporte toutes les réponses d'un coup d'un seul. Une sorte de kit, joliment présenté dans un coffret, et conçu pour rafistoler une relation de couple. Malheureusement, ça ne marchait pas exactement comme ça. En matière d'infidélité, il n'y a pas de solution miracle et instantanée. Mais il existe une solution. C'est pour cette raison que je me trouvais là.

— Mrs. Jacobs, ai-je commencé avec douceur. Je me contente de vous apporter une information. Ce que vous déciderez d'en faire ne regarde que vous.

La femme a hoché la tête et tenté un sourire.

Le petit bout de papier que je tenais à la main constituait un premier indice. Il y a toujours un indice. La question, c'est : qu'allez-vous choisir de faire de cet indice ? L'ignorer et continuer votre train-train, hantée par le doute, rongée par l'incertitude ? Ou bien, au contraire, allez-vous agir ?

Ce jour-là, l'indice se présentait sous la forme d'un

prénom, et d'une série de chiffres. Le prénom, « Alex », avait été écrit indéniablement par une main de femme, qui, à la suite du numéro de téléphone, avait ajouté : « Maillot de bain facultatif! »

Bien que gênée de l'admettre devant elle, cet indice ressemblait exactement à ce que je suspectais. Mes amies passent leur temps à donner leur numéro de téléphone à des inconnus. Et c'est exactement ce qu'elles écrivent : un prénom, un numéro de téléphone et, parfois, une allusion rigolote destinée à rappeler au bonhomme leur conversation de la soirée.

— Votre mari ne connaît personne répondant au prénom d'Alex? ai-je demandé avec sérieux. Vous êtes formelle?

— Pas que je sache, a répondu la femme en secouant la tête. Une amie de notre fille s'appelle Alexis, mais elle n'a que dix ans. Je doute qu'elle ait écrit ça.

— Moi aussi, ai-je opiné, avec un sourire réconfortant.

La femme se trémoussait dans son fauteuil, mal à l'aise. Elle avait espéré pouvoir éviter d'en arriver là. Elle a baissé les yeux, contemplé ses mains, croisées sur ses genoux, et a commencé à les pétrir, comme une boule de pâte.

Nous sommes restées un instant sans rien dire, jusqu'à ce qu'elle relève enfin la tête et me regarde droit dans les yeux.

— Que feriez-vous, à ma place? a-t-elle demandé d'un filet de voix.

Je l'ai dévisagée avec compassion, désireuse de l'aider du mieux que je pourrais, et bien décidée à le faire.

— J'opterais pour la tranquillité d'esprit, ai-je répondu en toute honnêteté.

\*  
\* \*

— Comment vous appelez-vous, au fait? s'est enquis l'homme.

Je me suis tournée vers lui, main tendue.

— Ashlyn.

Bien évidemment, c'est un nom de code. Je ne donne jamais mon vrai prénom. « Ashlyn » n'a pas d'existence réelle. C'est un hologramme. Un personnage de théâtre.

La protagoniste d'une pièce que j'ai jouée des centaines de fois, dans des centaines de bars d'hôtel, jamais les mêmes. Tous pourtant avaient une vague ressemblance. Car c'était le même spectacle qui s'y jouait, encore et encore, depuis deux ans.

— Un beau prénom, a-t-il souligné, l'air manifestement plus détendu depuis que nous étions installés dans le box.

Je l'ai remercié. Ce n'était pas la première fois qu'on me faisait le compliment. Oui, c'était un beau prénom. Après tout, c'est pour cette raison que je l'avais choisi. Parce que, si on doit se battre pour une cause, mieux vaut disposer d'un bon alias pour livrer bataille.

— Enchanté, Ashlyn. Moi, c'est Raymond.

Ce que je savais déjà, naturellement. Puisque j'en savais beaucoup plus sur cet homme que ce qui était indiqué sur sa carte de visite.

Raymond Jacobs. P.-D.G. de Kelen Industries, second constructeur de moteurs automobiles d'Amérique du Nord. L'homme va bientôt fêter ses trente-huit ans. Il habite à Newport Beach, en Californie, avec sa femme Anne et leurs trois enfants. Ses passions : la voile, le golf, le ski alpin et l'œnologie – autant de hobbies auxquels malheureusement son emploi du temps surchargé ne lui permet pas de s'adonner. Il apprécie les sushis, mais uniquement ceux qui coûtent les yeux de la tête, ceux au thon bleu, par exemple (le poisson cru ordinaire ne lui inspire aucune confiance). Il regarde les matches de hockey et de basket chaque fois qu'une équipe du Texas est en lice, parce que c'est là qu'il a grandi. Il a fait ses études à l'université du Texas, qu'il a quittée avec un diplôme d'ingénieur en poche, et une petite amie au bras, qu'il a demandée en mariage un an plus tard. Notons enfin qu'il voue une fidélité éternelle à sa fraternité – Sigma Phi Epsilon.

Je procède toujours à quelques recherches préalables. Ça me facilite la tâche.

— Oui, je sais..., ai-je répondu avec un sourire discret, qui m'a donné l'occasion d'entrouvrir la bouche et de lui laisser apercevoir ma langue qui jouait à caresser l'arrière de mes dents.

Cependant, sitôt qu'il a rivé ses yeux à mes lèvres, je me

suis empressée de les pincer. Car ce soir, avec Raymond Jacobs, P.-D.G. de Kelen Industries, je suis gênée qu'on puisse surprendre chez moi un geste trop ouvertement sexuel. Surtout en public. Je perfectionne ce petit jeu de langue-contre-dents en m'entraînant devant mon miroir, au moins deux fois par semaine... à l'abri des regards. Mais quand il s'agit de le pratiquer en face de quelqu'un, je suis un peu moins courageuse.

— Raymond Jacobs, ai-je poursuivi, en prononçant son nom entier d'une voix gonflée d'importance.

— Comment savez-vous ça ?

Il était en proie à une brusque bouffée de paranoïa, car il savait qu'il n'avait pas encore décliné son identité complète. J'ai désigné la carte que je tenais à la main avec un sourire de sainte-nitouche.

— Ah oui ! bien vu...

Il se moquait de lui-même, apparemment soulagé. Et ce parce que, l'espace d'un *très bref* instant, il a paniqué à l'idée que je ne sois pas celle que je prétendais être.

Notez bien qu'il n'avait pas tort...

Mais l'esprit ne voit que ce qu'il veut voir.

— Alors, que faites-vous dans cette ville ? Vous êtes ici pour le boulot ou le *plaisir* ?

Il s'était empressé de rediriger la conversation sur un chemin plus sûr et qui le mènerait, espérait-il, là où il souhaitait aller. L'emphase qui avait souligné le mot *plaisir* manquait cruellement de discrétion. Il n'entendait pas gâcher une opportunité en or.

Ashlyn était peut-être timide mais certainement pas idiote. J'ai ri, avec nervosité, pour montrer que j'avais parfaitement saisi l'allusion et ce qu'elle impliquait. Raymond Jacobs gardait les yeux rivés sur mes lèvres, en attendant que ce rire embarrassé se transforme en une ébauche de flirt réciproque.

Et devinez quoi ?

Ça a marché.

— Le boulot, ai-je soupiré en minaudant, comme pour suggérer que ce voyage était assommant et que je brûlais d'envie de l'égayer un peu.

— Que faites-vous ?

J'ai glissé une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Je dirige le département de documentation d'un cabinet juridique.

Ashlyn a exercé d'innombrables boulots. Ce soir-là, elle devait pratiquer une profession intéressante, jouir d'un poste important, pas trop clinquant, mais qui exige pas mal de jugeote. Avec certains sujets, la profession d'Ashlyn joue un rôle déterminant dans la mission. Ce soir-là en revanche, il devenait de plus en plus évident qu'avec une telle paire de jambes, et du moment qu'elle lui faisait une petite place dans ses activités nocturnes, Raymond Jacobs se fichait éperduement de ce à quoi Ashlyn occupait ses journées.

— Eh bien ! Ça doit être passionnant, a-t-il dit en faisant un effort pour paraître sincère.

Il avait une idée très précise en tête et il savait ce qu'il lui fallait offrir pour arriver à ses fins : de l'intérêt, et de l'attention. Par expérience, c'est en général comme ça qu'on emballe les filles comme Ashlyn.

— Oh oui ! c'est vraiment passionnant, ai-je renchéri, avec un sourire radieux – le sourire de celle qui s'éclate dans sa vie professionnelle. Et toujours différent... Je voyage énormément, je rencontre sans arrêt des gens nouveaux et les recherches que je fais sont en général très intéressantes, et instructives. Ce que j'apprécie le plus, c'est que ça m'apprend plein de choses sur des sujets vers lesquels je ne serais jamais allée spontanément.

J'ai rigolé intérieurement en réalisant que tous ces commentaires ne manquaient pas d'à-propos : effectivement, mon travail m'amenait à beaucoup voyager, à rencontrer plein de gens. Pas forcément des gens très bien sous tous rapports, mais bon... des gens, néanmoins. Et parfois, les recherches préalables auxquelles je procédais se révélaient captivantes. Par exemple, au cours des deux dernières années, j'avais appris à parler français, espagnol, italien, japonais, allemand et russe. Et même quelques rudiments d'arabe. Certes, les seules conversations que je peux tenir dans ces différentes langues se cantonnent à me permettre

de déterminer si des hommes vont m'inviter à les suivre dans leur chambre d'hôtel.

Mais je ne peux pas me plaindre.

Chaque travail a son lot de tâches répétitives. Le mien est juste un peu plus... répétitif que d'autres.

Plus je bavardais avec Raymond Jacobs, plus j'avais la conviction qu'il était ce que j'appelle un « zappeur ». Un homme qui n'éprouve pas de sentiment de culpabilité. Ce sont eux qui me donnent des insomnies. Ces types qui passent à l'acte aussi facilement qu'ils changent de chaîne pendant une séquence de pubs, pour voir ce qui se passe ailleurs. C'est un bon test, valable pour n'importe quel homme. Peut-il résister à l'envie de tripoter sa télécommande pendant les pages de pub? Si oui, il a peut-être du potentiel. Si la réponse est non, larguez-le – sans l'ombre d'une hésitation.

Cela étant, j'étais certaine d'une chose : Raymond Jacobs *n'échapperait pas* aux remords. Aux regrets. Certes, il ne se dirait sans doute pas : « Comment ai-je pu faire une chose pareille? » Mais plutôt : « Comment ai-je pu me laisser piéger de la sorte? » Les hommes qui ont réussi dans la vie n'aiment pas trop être surpris le pantalon sur les chevilles... si je puis dire.

Mais le vrai intérêt humain de l'histoire, c'est de savoir si cette mésaventure les fera changer, ou pas.

Après trois verres et des heures, m'a-t-il semblé, d'une conversation sans intérêt, j'ai consulté ma montre.

— Oh! là! là! il est presque minuit, me suis-je exclamée, l'air surpris que quelqu'un ait pu me faire perdre si facilement la notion du temps. Il faut que j'aille dormir. Je dois me lever aux aurores, demain.

J'ai terminé mon verre en renversant lentement la tête. Le stratagème me permettait de grappiller quelques dernières gouttes d'alcool, et donnait à l'annonce de mon départ imminent tout le temps nécessaire pour pénétrer dans le cerveau de mon interlocuteur.

Ashlyn s'en va. Or, sans aucun doute, ne l'entend-il pas de cette oreille.

C'est une méthode qui fait recette à tous les coups auprès

de la gent masculine. Que l'homme soit marié, célibataire, divorcé, gay, hétéro, bisexuel... Il faut toujours le laisser sur sa faim. Ne jamais le combler.

J'ai glissé mon petit sac noir à l'épaule tout en me levant sans hâte. Puis je me suis tournée vers Raymond Jacobs, mais je n'ai pas parlé tout de suite, afin de laisser à ses yeux, qui se retrouvaient pile à la hauteur de mes jambes, le temps de remonter jusqu'à mon visage.

— C'était un plaisir de faire votre connaissance, Raymond.  
Il s'est éclairci la voix.

— Vous devez vraiment partir ?

Sa déception était volontairement transparente. Il tentait la carte du « cœur brisé ». Parce que les filles aiment bien faire cet effet-là sur les hommes.

J'ai hoché la tête avec solennité, en feignant de ressentir les effets de l'alcool que je venais d'absorber.

— Oui, je crois bien. Merci encore pour les verres. Les trois, ai-je précisé en gloussant.

J'ai tendu la main, et j'ai laissé Raymond Jacobs la serrer, la palper, s'en imprégner, la désirer.

— Bonne chance pour vos rendez-vous, ai-je ajouté gentiment en commençant à tourner les talons.

— À vous aussi, a-t-il répondu, déstabilisé.

Je savais que mon coup de bluff et ce départ feint étaient sans risque. Je voyais bien qu'il était en train de se creuser la tête, qu'il réfléchissait à son prochain coup sur l'échiquier. Il n'entendait pas me laisser lui filer aussi facilement entre les doigts – pas en sachant qu'il lui restait à capturer la reine.

— Vous savez..., a-t-il commencé, main posée pensivement sur le fou virtuel de notre échiquier imaginaire.

Je me suis retournée, l'air intrigué, comme si j'ignorais où il voulait en venir. Comme si, à l'instar de n'importe quel bon joueur d'échecs, je n'avais pas déjà anticipé cinq coups sur lui.

— J'ai un minibar formidable dans ma chambre, et je n'y ai pas encore touché. Voudriez-vous monter boire un dernier verre ?

Échec et mat.

J'ai marqué une légère hésitation. Le temps de soupeser sa proposition.

Je me *devais* de la soupeser. Sauter sur l'invitation aurait été en désaccord avec le personnage. Or Ashlyn ne sort *jamais* de son personnage.

Je devais me montrer flattée de son invitation, mais également y réfléchir à deux fois en me mordillant la lèvre.

En réalité, l'indécision intervient ici pour deux raisons. La première – évidente – suggère que j'hésite à suivre un parfait inconnu dans sa chambre; la seconde – moins flagrante – consiste à laisser à l'homme l'opportunité de faire marche arrière. Oui, fondamentalement, c'est contre-productif à l'égard de ma « mission », mais je dois être certaine qu'il veut que je l'accompagne dans sa chambre. Entre tester quelqu'un et le piéger, la frontière est mince. C'est pourtant deux choses fondamentalement différentes, et mon boulot, ce n'est pas de tendre des pièges en attendant que les hommes y tombent à pieds joints. Je les laisse mener la danse et j'observe ce qu'ils font avec une candidate « bien disposée ».

Parce que, dans la réalité, la tentation est partout.

Je suis simplement une sorte de caméra humaine, qui filme cette réalité.

— Oui, je pense que ça me plairait, ai-je répondu en baissant imperceptiblement la tête.

Il s'est levé, enivré par la sensation d'avoir accompli un exploit, requinqué par cette poussée d'adrénaline – cette drogue rare et si convoitée – qu'il sentait pulser dans ses veines et qui fouettait son excitation. Ensemble, nous avons traversé la salle, nous nous sommes frayé un passage entre les tables et avons gagné le hall.

Une fois dans l'ascenseur, il a appuyé sur le bouton avec la lettre P, pour Penthouse. Sitôt que les portes se sont refermées, ses lèvres ont cherché les miennes. Son baiser n'était ni tendre ni doux, mais déterminé. J'avais accepté l'invitation et, en vertu de ce simple accord, j'avais, en connaissance de cause, accepté bien plus. C'était une règle tacite. Une règle dont, apparemment, Raymond n'ignorait rien.

Quand il m'a embrassée, mon esprit s'est rempli de ce

dont il se remplit à chaque fois : du vide. Maîtriser l'art de ne penser à rien ne se fait pas du jour au lendemain. J'avais toujours cru que c'était un exercice impossible, surtout pour une femme. Notre esprit n'a de cesse de galoper, d'analyser, de tirer des plans sur la comète. Mais après plusieurs cours de méditation, quantité d'ouvrages sur l'art du zen et des heures d'entraînement, j'étais finalement devenue un maître du rien. Je savais créer du vide dans ma tête.

Et, croyez-moi, il n'y a qu'à ça qu'on a envie de penser dans un moment comme celui-là.

Parce que Dieu sait qu'il existe d'autres options. J'aurais pu penser à sa femme, à ses gamins, à sa somptueuse maison dans sa banlieue archi-huppée, ou encore à son alliance, qui avait été un jour un symbole chargé de sens et gage de vertu et qui était, pour l'heure, reléguée au fond de sa poche.

On peut se méprendre du tout au tout quand on observe un homme comme Raymond Jacobs. Aux yeux de celui ou celle qui manque d'entraînement, sa famille, sa vie, sa réussite peuvent sembler droit sorties d'un feuilleton télé. C'est l'incarnation parfaite du rêve américain. Mais, pour une experte de mon acabit, il est clair que l'habit ne fait pas le moine.

C'est drôle. Quand j'étais adolescente et que je regardais *Sacrée famille* ou *Les Années coup de cœur*, jamais je n'aurais imaginé rencontrer les maris ou les pères de ces séries en de telles circonstances. Mais j'ai appris assez vite que les feuilletons ne reflètent jamais la vraie vie. Ils ne sont qu'une création idéalisée. Une utopie, issue de l'esprit de quelque producteur qui veut toucher la corde sensible chez nous, pauvres téléspectateurs qui vivons dans le vrai monde. Un monde qui, sans surprise, ne ressemble en rien à celui du petit écran.

Pas encore, du moins. Mais je ne perds pas espoir.

Une sonnerie feutrée a retenti et les portes se sont ouvertes. Raymond s'est emparé de ma main avec fermeté et m'a entraînée le long du couloir, vers sa chambre, tandis que je plaquais un sourire espiègle sur mes lèvres.

C'est là un moment crucial dans le déroulement des opérations. La partie touche à sa fin, mais ce n'est pas le moment de relâcher sa vigilance. Le moindre petit faux pas

— une altération du personnage, un mot mal choisi — peut faire naître la suspicion, et avorter la mission. Raymond était, certes, bien trop distrait pour s'adonner à la suspicion, mais on n'est jamais trop prudente. Quelque prévisibles que soient les hommes, on peut toujours être surprise. C'est pour cela que je dois rester concentrée. Personne ne doit découvrir ma véritable identité.

Se rétracter, c'est une chose. Se laisser démasquer, c'en est une autre.

Raymond a lâché ma main le temps de chercher la clé dans sa poche. J'ai gloussé avec nervosité tout en l'observant se débattre avec le verrou électronique. À chaque nouvelle tentative, le voyant rouge s'allumait. Si seulement il avait pris le temps d'observer ce voyant rouge et d'en tirer certaines conclusions.

Des signes, il y en a toujours. Simplement, la plupart des hommes ne les voient pas.

Le voyant est enfin passé au vert. Raymond a appuyé sur la poignée et, tout en poussant la porte avec son dos, il m'a enlacée et attirée dans la chambre.

\*  
\* \*

— Une dernière chose..., avait dit Mrs. Jacobs alors que je m'apprêtais à prendre congé.

Tout en glissant la photo de son mari qu'elle m'avait donnée dans la pochette de mon porte-documents, j'ai relevé la tête.

— De quoi s'agit-il?

Elle s'est tortillée dans son fauteuil, visiblement mal à l'aise à cause du caractère inévitable de la question qui allait suivre. Mais elle ne pouvait pas faire autrement. Elle savait qu'à un moment donné il lui faudrait la poser.

Cette question, je la connaissais déjà.

À ce stade-là du rendez-vous, elle arrivait immanquablement sur le tapis.

Car si la femme ne la posait pas, une image allait la perturber, la hanter tout au long de la semaine, et peut-être même de sa vie.

— Qu'en est-il des relations... intimes? a-t-elle fini par dire. Est-ce que vous devez... coucher avec le...

Sa voix a déraillé, tant la chose était inenvisageable, indigne.

— Absolument pas, ai-je répondu avec fermeté.

Ce point n'a jamais souffert aucune négociation, aussi était-il important que je le présente comme tel.

— Ah! Dieu merci! a-t-elle soupiré.

— Mrs. Jacobs, ai-je repris avec un sourire chaleureux. Je vous assure que mon test se fonde uniquement sur *l'intention* de tromper. Il n'y a jamais de relation sexuelle.

— L'intention de tromper..., a-t-elle répété en se tortillant sur son fauteuil.

— Oui, ai-je confirmé en hochant la tête, histoire de bien insister.

— Mais... comment ça *marche*, exactement?

★  
★ ★

Raymond et moi nous sommes enfoncés tout en titubant dans son extravagante suite tandis qu'il dévorait ma bouche, mon cou, mon visage – tout ce que ses lèvres rencontraient.

Lorsque nous sommes tombés à la renverse sur le lit, j'ai veillé à être sur lui. Quand sonne l'heure de la retraite, c'est plus facile.

Immédiatement, ses mains se sont posées sur mes fesses. J'ai exhalé un gémissement de plaisir. Ça lui a plu.

En général, ça leur plaît.

Sans cesser de m'embrasser, il m'a retiré ma veste. Puis il s'est attaqué à mon chemisier, un bouton après l'autre. Je n'ai pas protesté. Le chemisier a glissé et la vue de mon balconnet en dentelle bleu lavande lui a arraché un soupir comblé. Naturellement, c'était flatteur. Comment est-ce qu'il en aurait été autrement? Mais ce soir, comme tous les autres soirs, ce n'était pas moi le centre d'intérêt. Par conséquent, je ne faisais généralement pas grand cas de ces « soupirs comblés ».

Ensuite, il s'en est pris à ma jupe, qui a dévoilé un shorty assorti au soutien-gorge. Raymond a caressé mes hanches

puis les a serrées à pleines mains. J'ai frissonné, en manifestant une excitation crédible.

J'ai commencé à déboutonner sa chemise, et, tout en la retirant lentement, je lui ai caressé le torse d'un geste suggestif. Tout son corps tremblait, tendu d'anticipation.

— Oh! mon Dieu! j'ai tellement envie de toi...

— C'est vrai? ai-je fait, sans me départir de ma modestie et ma timidité.

— Oh oui! Tu es tellement sexy.

— Parfait, ai-je chuchoté.

Sur ce, j'ai roulé sur moi-même et jusque sur le bord du lit. Froidement, j'ai commencé à rassembler mes vêtements, sans mot dire. Je me suis levée pour renfiler ma jupe.

— Mais qu'est-ce que tu fais?

Le ton trahissait une contrariété plus qu'évidente.

— Je m'en vais, ai-je répondu d'une voix neutre tout en rajustant ma jupe.

Il s'est assis sur le lit, un peu trop vite, visiblement. Était-ce à cause de tous les verres qu'il avait bus? D'une défaillance dans l'irrigation de son cerveau?... Ou des deux? Il a porté la main à sa tête, comme pour stabiliser la pièce.

— Mais... pourquoi? a-t-il lâché, l'air perplexe.

Je savais très bien ce qu'il pensait. Que cette scène ne faisait pas partie du scénario qu'il en était arrivé à connaître par cœur. Un homme rencontre une femme. Il l'invite à boire un verre. Puis à l'accompagner dans sa chambre. La femme accepte. Mais en aucun cas elle ne change d'avis et s'en va sans raison.

— Parce que je n'ai plus rien à faire ici, ai-je expliqué d'un ton très détaché, tout en glissant les bras dans les manches de mon chemisier et en commençant à le reboutonner.

Et c'était vrai.

— Je ne comprends pas, a-t-il repris en secouant la tête. J'ai fait quelque chose qui t'a déplu?

— J'imagine qu'on peut dire ça comme ça, ai-je répondu avec un haussement d'épaules.

Cette réponse a achevé de le désorienter. Son expression, je l'avais déjà vue bien des fois. C'était celle de quelqu'un qui se repasse le film des dernières heures, et qui essaie

d'assembler, en pure perte, les pièces d'un puzzle qui a des airs d'anamorphose.

— Attends! a-t-il plaidé tandis que je me penchais pour enfiler mes chaussures.

Il espérait que l'inflexibilité de son désir me ferait changer d'avis. Mais, à présent, ses tactiques demeuraient sans effet sur moi. Je n'étais plus la même femme que celle qu'il avait rencontrée au bar.

— Viens là, assieds-toi. Discutons. On peut parler de moteurs, si tu veux, a-t-il proposé, en manifestant une feinte délicatesse.

Je lui ai souri – d'un sourire dépourvu de tout sentiment.

— Je ne suis pas celle que vous voulez que je sois, Raymond.

— Hein? a-t-il grogné en plissant le front, totalement dérouté.

J'étais redevenue la professionnelle que je suis.

— J'ai été engagée par Mrs. Anne Jacobs qui, soupçonnant chez vous une tendance à l'infidélité, a fait appel à mes services d'inspectrice de fidélité.

En entendant le nom de sa femme, il a écarquillé les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries?

Et c'est à ce moment-là que le remords fait son entrée. Il a laissé tomber la tête sur ses genoux, s'est passé la main dans les cheveux, sur la nuque, sur le menton.

— Elle t'a *engagée*?

Imperturbable, je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Oui.

C'était mon devoir de demeurer impassible. Ni pitié ni compassion. Rien.

Il a poussé un gémissement audible et fermé les yeux. Pour moi, il était temps de partir. J'ai attrapé mon sac, ma veste, et je me suis dirigée vers la porte. Non sans avoir déposé au préalable une petite carte noire sur la commode. C'est la seule trace que je laisse derrière moi, au terme d'une mission.

On pourrait appeler ça, j'imagine, ma carte de visite. Mais je n'aime pas voir en elle le signe de ma présence en ces lieux. Plutôt la preuve que quelque chose doit changer.

— Attends! a lancé Raymond.

Du coin de l'œil, je l'ai vu se lever, puis se baisser pour ramasser son pantalon qui, dans la fièvre semi-authentique de nos étreintes, avait volé jusqu'au milieu de la chambre. Il en a sorti un portefeuille en cuir noir.

— Elle te paye combien? Dix mille? Quinze? Je te donne le double, a-t-il dit en commençant à compter des billets de cent dollars.

Je me suis retournée et je l'ai regardé froidement compter son petit magot.

— Ce n'est pas une question d'argent, ai-je répondu d'un ton plat avant de repartir en direction de la porte.

— C'est toujours une question d'argent! Tu veux combien?

Je me suis arrêtée, j'ai réfléchi un instant, puis j'ai de nouveau pivoté vers lui. Cette apparente volte-face lui a arraché un immense sourire de triomphe.

— Navrée, mais ma loyauté n'est pas à vendre.

Son sourire s'est transformé en un rictus condescendant.

— Crois-moi, ma poule, j'ai assez de fric pour acheter la loyauté de *n'importe qui*.

À cet instant, un petit objet brillant, par terre, a attiré mon regard. J'ai immédiatement reconnu l'alliance de Raymond Jacobs. Elle avait dû tomber de la poche de sa chemise quand nous étions rués sur le lit. Je me suis penchée pour la ramasser et, avec la délicatesse d'un chirurgien qui opère à cœur ouvert, je l'ai déposée sur la commode.

— Il semblerait que non, ai-je rétorqué.

Je ne sais jamais ce qui se passe ensuite, parce que c'est là que mon boulot s'arrête. Mon rôle est terminé. L'intention a été confirmée. Et c'est uniquement pour ça que j'étais là. Pour la confirmer, ou l'infirmier.

À présent, il était temps pour moi de partir.